

Grandeurs et miniatures

Mary and Max d'Adam Benjamin Elliot

Apolline Caron-Ottavi

Numéro 145, décembre 2009, janvier 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62746ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caron-Ottavi, A. (2009). Compte rendu de [Grandeurs et miniatures / *Mary and Max* d'Adam Benjamin Elliot]. *24 images*, (145), 56–56.

Grandeurs et miniatures

par Apolline Caron-Ottavi



© Icon Entertainment International


Avec *Mary and Max*, son premier long métrage, Adam Benjamin Elliot nous livre à nouveau l'univers de ses courts (*Uncle ; Cousin ; Brother*) et ses récurrences : des êtres malades ou mal-aimés et, surtout, des corps « empaillés », suicidaires, ou qui « sentent la réglisse ». Une fois de plus, le cinéaste parcourt le temps d'une vie, ou plutôt ici le temps commun de deux vies : celui de la relation épistolaire que vont avoir, pour contrer leur solitude, Mary, fillette australienne complexée, et Max, quadragénaire juif new-yorkais atteint d'une forme d'autisme, la maladie d'Asperger.

Le film s'inscrit en cela dans le courant tout récent d'un cinéma d'animation à tendance documentaire, cinéma revendiquant une façon *autre* de faire de l'animation et un nouveau moyen d'observer le réel. La part d'autobiographie propre aux films d'Elliot est au rendez-vous, l'histoire étant inspirée de la correspondance du cinéaste (australien comme Mary) avec le véritable « Max » ; obsessionnel et impulsif (dans la lignée de Harvie Krumpet, héros du court métrage éponyme), Max rappelle d'ailleurs par sa marginalité l'artiste qui persévère à utiliser la pâte à modeler dans le monde de l'animation et défend toujours une liberté créatrice totale.

Les courts métrages d'Elliot portaient un regard clinique sur les êtres, disséqués avec un humour à froid par un montage et un

commentaire impassibles. On ne retrouve pas ce ton percutant dans *Mary and Max*, la subjectivité des personnages étant cette fois omniprésente et la narration, forcément moins compacte ; mais on peut voir en cela le signe d'une hésitation pudique face au sujet (le film ne doit pas trahir Max, ou les « Max », comme le livre de Mary dans le film), qui rend la mélancolie plus prégnante, bien que l'humour soit toujours cinglant. La répétition des détails et l'alternance systématique entre les mondes de chaque personnage dominant, à l'image des vies qui nous sont montrées : ponctuées en creux par les échecs et les décès (des hommes et des poissons) et en relief par les lettres échangées ; c'est cette « routine » implacable qui nous fait effleurer discrètement ce que peut être la maladie d'Asperger, avec ses crises d'angoisse chroniques face au désir constamment contrarié d'un monde logique et sans surprises, aux antipodes du nôtre donc.

Différents ou exclus, c'est décalés et étrangers à ce qui les entoure que les personnages d'Elliot observent inlassablement le monde, essayant en vain de s'y conformer, et même d'être conformistes. C'est dans cet écart et à travers leurs regards que le cinéaste cherche la bonne distance : pâte à modeler ou papier à lettres et machine à écrire sont, par leur anachronisme, les médiums adéquats pour s'interroger sur ce qui reste toujours

obscur – la religion, le travail, l'amour. L'usage que le cinéaste fait de la couleur nous interroge : l'Australie marron de Mary tend vers la sépia, le New York gris de Max, vers le noir et blanc. En faisant à l'inverse exister la couleur, les deux héros ne seraient-ils pas les véritables contemporains ? En effet seules quelques taches rouge vif surgissent parfois, celles des objets qu'ils s'échangent ou celles de leurs langues, outils d'une expression impossible. Car bien que porté par des *voix off* qui se répondent, *Mary and Max* est une histoire sans dialogues, mais dans laquelle recouvrer la parole est un besoin vital : créer un lien épistolaire est la seule alternative à un monde bruyant mais qui ne communique plus. L'autiste, l'enfant, le bègue et le clochard sont les seuls à peser le poids du dire, et à nous rappeler la douleur d'accoucher du mot juste. C'est pourquoi la rencontre de Mary et de Max est un rendez-vous manqué d'avance : il n'y aurait rien à dire de vive voix, et seul le silence entre un mort et un nouveau-né permet l'alchimie des couleurs dans la dernière scène, où gris et brun se côtoient enfin, dans une lueur jusque-là absente. Adam Elliot dit maintenant envisager un film qui commencerait sans même de *voix off*, pour rester muet un long temps... 

Australie, 2009. Ré. et scé. : Adam Benjamin Elliot. Voix : Toni Collette, Philip Seymour Hoffman, Eric Bana. 92 minutes. Dist. : Icon Entertainment International.